

Silhouettes révolutionnaires Vladimir Ilitch Lénine

[A. Lounatcharsky](#)

Source : [Marxists.org](#). Le texte original a été écrit en 1918 et publié Petrograd en 1919 dans un recueil intitulé « La Grande Révolution », ensemble avec des portraits de [Trotsky](#), Zinoviev, Martov et Kamenev. Il a été réédité à Moscou en 1923 dans l'ouvrage « Silhouettes révolutionnaires » aux éditions « Transposektsiya » avec cinq portraits supplémentaires. En 1965, une version tronquée de cet ouvrage a été réédité par « Molodoya Gvardia » (les éditions du Komsomol) en omettant notamment les « silhouettes » de Trotsky, Zinoviev et Martov. Traduction MIA.

Je ne tenterai pas ici d'écrire une énième biographie de Lénine ; pour cela, les sources ne manquent pas. Je me contenterai d'évoquer ce que je sais de lui grâce à nos relations personnelles et à mes propres impressions directes sur l'homme.

J'ai entendu parler de Lénine pour la première fois par [Axelrod](#) après la publication d'un livre ^[1] écrit par « Toulina » ^[2]. Je n'avais pas encore lu ce livre, mais Axelrod me dit : « Nous pouvons vraiment dire désormais qu'il y a un véritable mouvement social-démocrate en Russie et que de véritables penseurs sociaux-démocrates commencent à émerger ».

« Que voulez vous dire ? », ai-je demandé. « Que pensez vous alors de [Strouvé](#) et qu'en est-il de [Tougan-Baranovsky](#) ? »

Axelrod me sourit d'une manière quelque peu énigmatique (le fait est qu'il avait autrefois exprimé la plus haute opinion de Strouvé) et ajouta : « Oui, mais Strouvé et Tougan-Baranovsky... tout cela n'est que de nombreuses pages de théorisation pédante, un tas de données historiques sur l'évolution de l'intelligentsia universitaire russe ; Toulina, par contre, est un produit du mouvement ouvrier russe, il est déjà une page de l'histoire de la révolution russe ».

Naturellement, le livre de Toulina fut lu à l'étranger (j'étais à Zurich à cette époque) avec le plus grand intérêt et il fit l'objet de toutes sortes de commentaires. Après cela, je n'entendis plus de lui que des rumeurs sur son arrestation et son exil à Krasnoïarsk ^[3] avec [Martov](#) et [Potréssov](#). Lénine, Martov et Potréssov semblaient être des amis personnels absolument inséparables ; ils se fondaient dans une image collective de la direction purement russe du mouvement ouvrier nouvellement formé. Comme il est curieux aujourd'hui de voir quelles voies à ce point distinctes ces « trois amis » allaient suivre !

Le livre suivant qui nous parvint fut [Le développement du capitalisme en Russie](#). Bien que personnellement moins attiré par les questions purement économiques – je considérais déjà les caractéristiques et le développement du capitalisme en Russie comme incontestables – je fus

[1] Lounatcharsky fait référence ici à l'ouvrage de Lénine intitulé *Remarques critiques sur la question du développement économique de la Russie*, publié dans un recueil d'articles marxistes, Saint-Pétersbourg, 1895.

[2] « K. Toulina » était le premier pseudonyme de Lénine, utilisé entre 1895 et 1900.

[3] Krasnoïarsk est la troisième plus grande ville de Sibérie, sur le cours supérieur de la rivière Iéneisseï, au sud de la Sibérie centrale. À partir de février 1897, Lénine y passa les trois premiers mois de son exil sibérien.

néanmoins stupéfait par la base statistique extrêmement solide du livre et par l'habileté de son argumentation. Il me semblait à l'époque (et tel devait être le cas) que ce livre allait donner le coup de grâce à toutes les idées fausses de l'idéologie populiste (*Narodnik* ^[4]).

J'étais en exil lorsque les nouvelles concernant le IIe Congrès ^[5] commencèrent à nous parvenir. C'était l'époque où l' *Iskra* ^[6] avait déjà commencé à paraître et consolidait ses positions. Je m'étais déclaré sans hésitation partisan de l'*Iskra*, mais je connaissais peu son contenu, car si nous recevions tous les numéros, ils nous parvenaient à intervalles très irréguliers. Nous avions néanmoins l'impression que le trio inséparable – Lénine, Martov et Potrésov – avait fusionné de manière indissoluble avec la trinité émigrée de [Plekhanov](#), Axelrod et [Zassoulitch](#). En conséquence, la nouvelle de la scission du IIe Congrès nous frappa comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Nous savions que le IIe Congrès devait être le témoin des dernières manœuvres dans la lutte contre la [Pensée ouvrière](#), mais que le schisme allait prendre un cours mettant Martov et Lénine dans des camps opposés avec Plekhanov détaché à mi-chemin entre les deux ; rien de tout cela ne nous avait pu nous traverser l'esprit.

L'article premier ^[7] des statuts du parti justifiait-il une scission ? Et que dire du bouleversement de la composition du comité de rédaction ? Que se passait-il donc avec ces gens à l'étranger, étaient-ils devenus fous ? Cette scission nous troubla au plus haut point et nous essayâmes, à partir des maigres informations qui nous parvinrent, de comprendre de quoi il retournait. Les rumeurs ne manquaient pas, selon lesquelles Lénine était un fauteur de troubles et un diviseur, qu'il voulait à tout prix s'ériger en autocrate du Parti, et que Martov et Axelrod avaient refusé, pour ainsi dire, de lui prêter serment de fidélité en tant que Grand Manitou du Parti. Cette interprétation était cependant largement contredite par l'attitude de Plekhanov, dont la position initiale, comme on le sait, fut une alliance étroite et amicale avec Lénine. Plekhanov ne tarda pas ensuite à passer du côté des mencheviques, mais nous tous qui étions en déportation (et pas seulement ceux qui étaient exilés à Vologda ^[8] je présume) considérions que cela le discréditait grandement ; les marxistes n'ayant rien à gagner à des changements de position aussi soudains.

En résumé, nous étions quelque peu dans le brouillard. Je dois ajouter que les camarades en Russie qui soutenaient Lénine étaient également assez vagues sur ce qui se passait. S'il faut mentionner des figures marquantes, c'est sans aucun doute [Alexandre Alexandrovitch Bogdanov](#), qui lui apporta le soutien le plus marqué. C'est à ce moment-là que le ralliement de Bogdanov à Lénine fut, je pense, d'une importance décisive. S'il ne s'était pas rangé du côté de Lénine, les choses auraient probablement progressé beaucoup plus lentement.

Mais pourquoi Bogdanov s'associa-t-il à Lénine ? Pour lui, la querelle qui avait éclaté au Congrès était avant tout une question de discipline : dès lors qu'une majorité (ne serait-ce que d'un seul vote) avait voté pour les formules de Lénine, la minorité aurait dû se soumettre. En second lieu, il y voyait un affrontement entre la section russe du Parti et les émigrés. Même si Lénine n'avait pas un seul « grand nom » de son côté, il avait avec lui, pratiquement sans exception, tous les délégués venus de Russie, alors que dès que Plekhanov changea de bord, tous les grands ténors émigrés se rassemblèrent dans le camp menchevique

[4] Nom appliqué au mouvement socialiste agraire russe non marxiste de la seconde moitié du XIXe siècle. Il fondait ses théories de réforme sur le système de propriété foncière communale des paysans russes et a utilisé le terrorisme comme arme politique.

[5] Le IIe congrès du Parti ouvrier social-démocrate russe s'est tenu à Bruxelles et à Londres en 1903. C'est au cours de ce congrès que s'est produite la scission divisant le parti entre bolcheviques et mencheviques.

[6] Premier journal social-démocrate en Russie. De 1898 à 1903, il représente le groupement officiel du parti Social-démocrate dans l'émigration. La « lutte » à laquelle il est fait référence ici était entre les journaux « *Rabotchi Misl* » [La Pensée ouvrière] et « *Iskra* » pour la reconnaissance comme organe officiel du parti.

[7] La formulation de ce premier article, qui définissait l'appartenance au Parti, fut l'un des points de divergence les plus nets entre Lénine et Martov lors de la scission du parti social-démocrate russe en fractions bolchevique et menchevique.

[8] Lounatcharsky fait référence ici à lui-même, puisqu'il a été exilé à Vologda de 1900 à 1902. Vologda est une ville du nord de la Russie européenne qui se trouve approximativement à mi-chemin entre Moscou et Archangelsk.

Bogdanov décrivait la situation, bien que de manière pas tout à fait correcte, comme suit : les aristocrates émigrés du Parti avaient refusé de comprendre que nous étions désormais un véritable parti et que ce qui comptait avant tout était la volonté collective de ceux qui menaient à bien le travail pratique en Russie. Il ne fait aucun doute que cette façon de voir, qui donna lieu, entre autres, au mot d'ordre « Un seul centre du Parti... et en Russie », eut un effet favorable et encourageant sur de nombreux comités du Parti en Russie, qui étaient alors répartis en un réseau assez large dans tout le pays.

Il devint rapidement clair quel type de personnes étaient attirées par chacune des deux factions : les mencheviques attiraient la majorité des intellectuels marxistes des capitales ; ils avaient également un succès incontestable parmi les ouvriers plus qualifiés. Les principaux partisans des bolcheviques étaient de fait les membres des comités, c'est-à-dire les travailleurs du parti en province, les révolutionnaires professionnels. Ceux-ci étaient en grande partie constitués d'intellectuels d'un type manifestement différent : non pas des universitaires, des professeurs et des étudiants marxistes, mais des personnes qui s'étaient consacrés d'une manière irrévocable à leur profession : faire la révolution. C'est surtout à ces éléments que Lénine attachait une importance énorme au point de les appeler « *les ferments de la révolution* ». C'est ce secteur qui fut consolidé par Bogdanov, avec le soutien actif du jeune [Kamenev](#) et d'autres, au sein du fameux Bureau d'organisation des Comités de la majorité qui devait fournir à Lénine son armée.

Bogdanov avait alors purgé sa peine de déportation et passa quelque temps à l'étranger. J'étais absolument convaincu qu'il avait fait une évaluation assez correcte des problèmes et, par conséquent, en partie parce que j'avais confiance en lui, j'ai également adopté une position pro-bolchevique.

Au terme de ma déportation, je parvins à voir le camarade [Krijanovsky](#) à Kiev, qui jouait alors un rôle assez important dans nos affaires et était un ami intime du camarade Lénine, bien qu'il hésitât entre la position strictement léniniste et celle du conciliationnisme. C'est lui qui me fournit des rapports plus détaillés sur Lénine. Il le décrivait avec enthousiasme, s'attardant sur son puissant intellect et son énergie surhumaine, le qualifiant d'exceptionnellement bienveillant et comme un magnifique camarade. Mais il soulignait aussi que Lénine était avant tout un animal politique, que s'il rompait politiquement avec quelqu'un, il brisait tout aussi brusquement ses relations personnelles avec lui. Selon les termes de Krijanovsky, Lénine était impitoyable dans la lutte et ne prenait pas de gants. Alors que je commençais à me faire une image passablement romantique de l'homme, Krijanovsky ajouta : « *Et attention ; à le regarder, on dirait un paysan aisé de Yaroslavl, un petit moujik rusé, surtout quand il porte la barbe* ».

À peine étais-je rentré de déportation à Kiev que je reçus l'ordre direct du Bureau du Comité de la Majorité de partir immédiatement à l'étranger et de rejoindre la rédaction de l'organe central du Parti ^[9]. Et ainsi fut fait. Je passais plusieurs mois à Paris, en partie parce que je voulais étudier de plus près les causes de la scission du Parti. Cependant, une fois à Paris, je me suis immédiatement retrouvé à la tête du très petit groupe bolchevique local et je fus rapidement impliqué dans la lutte contre les mencheviques. Lénine m'écrivit deux courtes lettres dans lesquelles il me pressait de me rendre sans tarder à Genève. Mais, au final, c'est lui qui vint à Paris.

Son arrivée fut pour moi quelque peu inattendue. Et il ne me fit pas une très bonne impression au premier abord. Son apparence extérieure me parut en quelque sorte assez incolore et il ne dit rien de très net, si ce n'est qu'il insista pour que je parte immédiatement à Genève, ce que j'acceptai.

À la même période, Lénine décida de donner une importante conférence à Paris sur les perspectives de la révolution russe et la destinée de la paysannerie russe. C'est à cette conférence que je l'entendis pour la première fois en tant qu'orateur. Lénine fut comme transfiguré. Je fus profondément

[9] En 1904, à Genève, Lounatcharsky a participé à la rédaction de la revue bolchevique « *Vpériod* » ; après le III^e Congrès du Parti en 1905, « *Vpériod* » a été officiellement relancé, sous le titre « *Proleteraii* ». L'appeler « *l'organe central du Parti* » est un sophisme ; c'était le journal de la fraction bolchevique.

impressionné par l'énergie concentrée avec laquelle il parlait, par ses yeux perçants qui devenaient presque sombres lorsqu'ils dardaient l'auditoire comme des vrilles, par les mouvements monotones mais impérieux de l'orateur, par cette diction fluide derrière laquelle se laissait deviner une forte volonté. Je compris qu'en tant que tribun, cet homme était destiné à laisser une trace puissante et indélébile. Et je connaissais déjà l'étendue de la force de Lénine en tant que publiciste : son style pas très poli mais extraordinairement clair, sa capacité à présenter n'importe quelle idée, aussi compliquée soit-elle, sous une forme étonnamment simple et à la modifier de telle sorte qu'elle finisse par se graver dans n'importe quel esprit, aussi obtus et peu habitué soit-il à la pensée politique.

Ce n'est que plus tard, bien plus tard, que je me rendis compte que les plus grands dons de Lénine n'étaient pas ceux d'un tribun ou d'un publiciste, ni même ceux d'un penseur. Mais à cette époque lointaine, il fut évident pour moi que le trait dominant de son caractère, le trait qui constituait la moitié de sa manière d'être, était sa volonté : une volonté extrêmement ferme, incroyablement vigoureuse, capable de se concentrer sur la tâche la plus immédiate mais sans jamais s'éloigner du rayon tracé par son puissant intellect, lequel assignait à chaque problème isolé sa place en tant que maillon d'une immense chaîne politique d'ampleur mondiale.

Je crois que c'est le lendemain de la conférence que nous rendîmes visite, pour une raison que j'ai oubliée, au sculpteur Aronson ^[10], avec qui j'étais alors en bons termes. En voyant la tête de Lénine, Aronson fut enthousiasmé et supplia Lénine de lui permettre de sculpter au moins un modèle de sa tête. Il me fit remarquer l'étonnante ressemblance entre Lénine et Socrate. Je me permettrais cependant d'ajouter que Lénine ressemblait beaucoup plus à Verlaine qu'à Socrate. Une gravure du portrait de Verlaine par Carrière ^[11] venait d'être publiée et un célèbre buste de Verlaine fut exposé à l'époque, avant d'être acheté par le musée de Genève. On remarqua en effet la ressemblance singulière de Verlaine avec Socrate, la principale similitude étant la forme magnifique de sa tête. La structure du crâne de Vladimir Ilitch est vraiment frappante. Il faut l'étudier un peu pour qu'au lieu de la première impression d'une tête plate, large et chauve, on commence à apprécier la puissance physique, les contours du dôme colossal de son front, et à sentir quelque chose que je ne peux décrire que comme une émanation physique de lumière à partir de sa surface. Le sculpteur, bien sûr, le remarqua immédiatement.

En outre, un trait qui le rapproche davantage de Verlaine que de Socrate, est sa paire de petits yeux profonds et incroyablement pénétrants. Mais alors que chez le grand poète ces yeux étaient sombres et plutôt ternes (à en juger par le portrait de Carrière), chez Lénine ils sont moqueurs, pleins d'ironie, pétillants d'intelligence et d'une sorte d'hilarité narquoise. Ce n'est que lorsqu'il parle qu'ils deviennent sombres et littéralement hypnotiques. Lénine a de très petits yeux, mais ils sont si expressifs, si inspirés que, plus tard, je me suis souvent retrouvé à admirer leur vivacité spontanée. Les yeux de Socrate, à en juger par les bustes de ce dernier, étaient plutôt plus proéminents.

Dans la partie inférieure de la tête, il existe une autre ressemblance significative, surtout lorsque la barbe de Lénine est plus ou moins développée. Chez Socrate, Verlaine et Lénine, la barbe pousse de manière similaire, légèrement en saillie et désordonnée. Chez tous les trois, la partie inférieure du visage est quelque peu informe, comme si elle avait été créée après coup.

Un grand nez et des lèvres épaisses donnent à Lénine un air de Tartare, ce qui est bien sûr facilement explicable en Russie. Mais on trouve exactement le même nez et les mêmes lèvres, ou presque, chez Socrate, ce qui est particulièrement remarquable en Grèce, où une telle ressemblance n'était généralement attribuée qu'aux Satyres. Il en va de même pour Verlaine. L'un de ses amis proches le surnommait « le Kalmouk ». Dans les bustes du grand philosophe, le visage de Socrate porte surtout l'empreinte de la pensée profonde. Je crois cependant que, s'il y a une part de vérité dans les

[10] Nauom Aronson. Né à Kieslavka, Ukraine. Sculpteur russo-juif dont l'œuvre la plus célèbre est le monument de Beethoven à Bonn. Médaille d'or de sculpture à Liège en 1906. Son buste de Lénine a été exposé au pavillon soviétique de l'Exposition universelle de 1937 à Paris.

[11] Eugène Carrière (1849-1906), peintre et sculpteur français.

descriptions que Xénophon et Platon ont laissées de lui, Socrate devait être un homme d'esprit et d'ironie et que, dans le jeu vivant de ses traits, il y aurait eu, à mon avis, une ressemblance encore plus grande avec ceux de Lénine que ne le montre le buste. De même, les deux célèbres portraits de Verlaine reflètent cette humeur mélancolique, cet air de décadence en demi-teinte qui a bien sûr dominé sa poésie ; tout le monde sait cependant que Verlaine, surtout au début de ses périodes d'ivresse, était un homme d'humeur gaie et pleine d'ironie et je crois qu'ici encore la ressemblance était plus grande qu'il n'y paraît.

Que faut-il retenir de cet étrange parallèle entre un philosophe grec, un grand poète français et un grand révolutionnaire russe ? La réponse est, bien sûr, rien du tout. S'il indique quelque chose, c'est simplement qu'il montre que l'on peut trouver des traits similaires chez des hommes qui sont peut-être d'un niveau de génie égal mais d'une tournure d'esprit totalement différente. Et mis à part cela, ce parallèle m'a surtout donné l'occasion de décrire l'apparence de Lénine en termes plus ou moins imagés...

Lorsque j'appris à mieux connaître Lénine, j'appréciais un autre aspect de sa personne, qui n'est pas immédiatement apparent : son étonnante vitalité. La vie bouillonne et pétille en lui. Aujourd'hui, à l'heure où j'écris ces lignes, Lénine a déjà cinquante ans, mais il est toujours un jeune homme, la tonalité de sa vie est jeune. Comme il est communicatif, combien il est charmant, avec quelle facilité enfantine il rit, comme il est facile de l'amuser et combien il est enclin au rire, cette expression de la victoire de l'homme sur les difficultés ! Même dans les pires moments que nous avons vécus ensemble, Lénine fut d'un calme inébranlable et toujours prêt à éclater de rire.

Il y a même quelque chose de curieusement attachant dans ses colères. En dépit du fait que, depuis peu, son mécontentement pourrait conduire à la disparition de dizaines, voire de centaines de personnes, il contrôle toujours autant sa colère et l'exprime presque comme si elle n'était pas authentique. C'est comme un orage « qui semble s'amuser et jouer, gronder dans un ciel bleu clair ». J'ai souvent remarqué qu'à côté de cette fureur extérieure, de ces mots de colère, de ces traits d'ironie venimeuse, il y a un rire étouffé dans son regard et on perçoit également sa capacité de mettre fin instantanément à la scène de colère qu'il avait apparemment provoquée parce qu'elle correspondait à son but. En son for intérieur, il reste en réalité non seulement calme mais enjoué.

Dans sa vie privée également, Lénine aime les distractions sans prétention, directes, simples et turbulentes. Ses préférées sont les enfants et les chats ; il peut parfois jouer avec eux pendant des heures. Lénine apporte également la même qualité saine et vivifiante à son travail. Je ne peux pas dire par expérience personnelle que Lénine est un travailleur acharné ; il écrit ses articles sans le moindre effort et en un seul jet sans aucune erreur, ni révision. Il peut le faire à n'importe quel moment de la journée, généralement le matin après s'être levé, mais il peut le faire tout aussi bien le soir au retour d'une journée épuisante, ou à tout autre moment.

Ses lectures ont été récemment plus fragmentaires que nombreuses, à l'exception peut-être d'un court intervalle passé à l'étranger pendant la période de réaction, mais de chaque livre, de chaque page qu'il lit, Lénine tire quelque chose de nouveau, emmagasine quelque idée essentielle qu'il utilisera plus tard comme une arme. Il n'est pas particulièrement stimulé par les idées qui rejoignent sa propre pensée, mais plutôt par celles qui entrent en conflit avec la sienne. L'ardent polémiste est toujours en éveil chez lui.

Mais s'il y aurait quelque chose de légèrement ridicule à qualifier Lénine de besogneux, il est en revanche capable d'un effort énorme quand il le faut. Je serais presque prêt à dire qu'il est absolument infatigable ; si ce n'est pas strictement le cas, c'est parce que je sais que les efforts inhumains qu'il a été contraint de fournir ces derniers temps ont provoqué un certain fléchissement de ses forces vers la fin de chaque semaine et l'ont obligé à se reposer.^[12]

[12] En relisant ces lignes aujourd'hui, en mars 1923, alors que Lénine est gravement malade, je me sens obligé de reconnaître que ni lui, ni nous, ne l'avons suffisamment ménagé. Quoiqu'il en soit, je suis convaincu que la constitution herculéenne de

Mais Lénine fait partie de ces gens qui savent se détendre. Il se repose comme on prend un bain, et quand il le fait, il ne pense plus à rien, il s'abandonne complètement à l'oisiveté et, chaque fois que c'est possible, à son divertissement préféré et au rire. C'est ainsi que Lénine sort revigoré et prêt à repartir au combat même de la plus brève période de repos.

C'est cette source de vitalité pétillante et en quelque sorte naïve qui, avec la solide richesse de son intellect et son énorme volonté, suscite une telle fascination envers Lénine. Cette fascination est colossale : les personnes qui s'approchent de son orbite ne deviennent pas seulement dévouées à lui en tant que leader politique, mais d'une manière étrange, elles tombent « amoureuses » de lui. Cela s'applique à des personnes de calibre et d'esprit les plus divers, allant d'hommes extrêmement sensibles et doués comme [Gorki](#) à un paysan rustre du fin fond du pays ; d'un cerveau politique de première classe comme [Zinoviev](#) à un soldat ou un marin qui, hier encore, appartenait aux bandes des « Cent Noirs »^[13], qui insultait les Juifs et qui est maintenant prêt à risquer sa tête ébouriffée pour le « chef de la révolution mondiale : Ilitch ». Cette forme familière de le nommer en disant « *Ilitch* », est devenue si répandue qu'elle est utilisée par des gens qui n'ont jamais rencontré Lénine.

Lorsque Lénine fut blessé – mortellement, nous le craignons – personne n'exprima mieux nos sentiments à son égard que Trotsky. Au milieu de l'effroyable tourmente des événements mondiaux, ce fut Trotsky, l'autre leader de la révolution russe, un homme qui ne verse en aucune manière dans la sensiblerie, qui dit : « *Quand on réalise que Lénine pourrait mourir, on a l'impression que nos vies entières sont inutiles et qu'on perd la volonté de vivre.* »

Pour reprendre le fil de mes souvenirs à propos de Lénine avant la grande révolution : à Genève, Lénine et moi travaillâmes ensemble au sein du comité de rédaction de la revue « [Vpériod](#) », puis du « [Proletarii](#) ». Lénine était un homme avec lequel il était agréable de travailler en tant que rédacteur. Il écrivait beaucoup et facilement, comme je l'ai déjà mentionné, et adoptait une attitude très consciencieuse envers le travail de ses collègues : il les corrigeait fréquemment, donnait des conseils et se réjouissait de tout article talentueux et convaincant.

Dans la première période de notre séjour à Genève, jusqu'en janvier 1905, nous consacraâmes la plupart de notre temps aux querelles internes du Parti. À ce sujet, je fus étonné par la profonde indifférence de Lénine à l'égard de toute forme d'escarmouche polémique. Il ne se souciait guère de la lutte pour conquérir le lectorat émigré, qui soutenait largement les mencheviques. Il n'assista pas à un certain nombre de réunions de discussions solennelles et ne fit aucun effort pour me convaincre d'y assister. Il préférait que je consacre mon temps à la rédaction de longs articles et essais.

Dans son attitude envers ses ennemis, il n'y avait aucun sentiment de rancune, mais il n'en était pas moins un adversaire politique impitoyable, exploitant la moindre de leurs erreurs et exagérant le moindre soupçon d'opportunisme – ce en quoi il avait d'ailleurs tout à fait raison, car plus tard, les mencheviques eux-mêmes allumeraient leurs anciennes étincelles en un grand brasier d'opportunisme. Il ne versa jamais dans l'intrigue, bien que dans la lutte politique, il déploya toutes les armes, sauf les sales. Les mencheviques, je dois le souligner, se sont comportés exactement de la même manière.

Les relations entre les factions étaient de toute façon assez mauvaises et rares étaient les adversaires politiques de l'époque qui étaient capables d'entretenir des relations personnelles normales. Pour nous, les mencheviques étaient devenus des ennemis. [Dan](#), en particulier, a envenimé l'attitude des

Vladimir Ilitch lui permettra de surmonter sa maladie et qu'il ne faudra pas attendre longtemps avant de le voir reprendre le gouvernail du P.C.R et de la Russie.

[13] Nom donné par leurs adversaires aux organisations extrémistes d'extrême-droite, proto-fascistes, dans la Russie du début du vingtième siècle. Ils ont fait les premiers un usage intensif du « pogrom » comme forme de terreur antisémite organisée.

mencheviques à notre égard. Lénine a toujours détesté Dan, alors qu'il a toujours aimé Martov et qu'il l'aime encore, [Note : le jour où je lisais la dernière épreuve de cette « silhouette », la nouvelle de la mort de Martov est tombée] mais il l'a toujours considéré et le considère encore comme politiquement mou et enclin à perdre de vue les objectifs principaux dans ses analyses théoriques politiques raffinées.

Avec la marche en avant des événements révolutionnaires, les choses changèrent considérablement. D'abord, nous commençâmes à acquérir une sorte de supériorité morale sur les mencheviques. C'est alors que ceux-ci se tournèrent résolument vers le mot d'ordre : pousser la bourgeoisie en avant et lutter pour une constitution ou, au mieux, pour une république démocratique. Notre position de « techniciens de la révolution », comme le prétendaient les mencheviques, attirait une partie importante de l'opinion des émigrés, en particulier celle des jeunes. Nous pouvions sentir un sol ferme sous nos pieds. Lénine, à cette époque, était magnifique. C'est avec un enthousiasme extrême qu'il déroula la perspective d'une lutte révolutionnaire sans merci à venir, Armé de courage, il partit pour la Russie. ^[14]

À ce moment-là, je me rendis en Italie, en raison de ma mauvaise santé et de la fatigue, et je ne restai en contact avec Lénine que par une correspondance qui portait essentiellement sur des questions de politique pratique concernant notre journal.

Je le rencontrai ensuite à Pétersbourg. Je dois dire que cette période de l'activité de Lénine, en 1905 et 1906, me semble avoir été relativement inefficace. Bien sûr, même à cette époque, il écrivit un nombre considérable d'articles brillants et resta le chef du parti politiquement le plus actif, celui des bolcheviques. Je l'observais de près pendant toute cette période, car c'est à ce moment-là que je commençais à étudier attentivement, à partir de bonnes sources, les vies de [Cromwell](#) et de [Danton](#). En essayant d'analyser la psychologie des « leaders » révolutionnaires, je comparais Lénine à des personnages tels que ces derniers et me demandais s'il était véritablement le leader révolutionnaire authentique qu'il semblait être. Je commençais à estimer alors que la vie d'émigré avait quelque peu réduit la stature de Lénine, que pour lui la lutte interne du parti avec les mencheviques avait éclipsé la lutte beaucoup plus importante contre la monarchie et qu'il était plus un journaliste qu'un véritable chef.

Ce fut pour moi une nouvelle bien amère que d'entendre que des disputes avec les mencheviques se produisaient pour définir les limites précises entre les deux factions, et cela alors même que Moscou était terrassée à la suite d'un soulèvement armé infructueux. En outre, Lénine, par crainte d'être arrêté, n'apparaissait que rarement en tant qu'orateur ; pour autant que je m'en souviens, il ne le fit qu'à une seule occasion, sous le pseudonyme de Karpov. Il fut reconnu et reçut une magnifique ovation. Il travaillait surtout dans les coulisses, presque exclusivement avec sa plume et lors de diverses réunions de comités de branches locales du Parti. En bref, Lénine, me semble-t-il, poursuivait encore la lutte sur l'ancienne échelle des émigrés, sans étendre son action aux proportions plus grandioses que prenait alors la révolution. Je le considérais cependant toujours comme la principale figure politique de la Russie, et je commençais néanmoins à craindre que la révolution ne manquât d'un véritable chef de génie.

Penser à [Nossar-Khroustalev](#) pour un tel rôle était, bien sûr, ridicule. Nous nous rendîmes tous compte que ce « leader » qui émergea de manière si soudaine n'avait aucun avenir. Beaucoup plus de clameur et de brillance entouraient Trotsky, mais à cette époque, nous le considérions tous comme un tribun très compétent, bien que quelque peu théâtral, et non comme un homme politique de premier plan. Dan et Martov faisaient des efforts extraordinaires pour poursuivre la lutte au cœur même de la classe ouvrière de Pétersbourg et, comme toujours, ils la dirigeaient contre nous, les bolcheviques.

Je pense aujourd'hui que la révolution de 1905-1906 nous prit quelque peu au dépourvu et que nous manquions de réelles compétences politiques. C'est notre travail ultérieur à la Douma, notre travail

[14] Lénine arriva à Saint-Pétersbourg le 21 novembre 1905.

ultérieur en tant qu'émigrés, qui nous transforma en hommes politiques pratiques, qui nous permit d'aborder les problèmes de politique véritablement nationale, auxquels nous étions plus ou moins convaincus de devoir revenir tôt ou tard – c'est cela qui renforça notre stature intérieure, qui modifia complètement notre manière d'aborder la question de la révolution lorsque l'histoire nous convoqua à nouveau. Et cela fut particulièrement vrai pour Lénine.

Je ne vis pas Lénine pendant son séjour en Finlande ^[15], lorsqu'il se cachait des forces de la réaction. Je le rencontrai ensuite à l'étranger, au congrès de Stuttgart ^[16]. Là, lui et moi fûmes particulièrement proches, car outre le fait que nous nous entretenions constamment ensemble, le Parti m'avait confié l'une des tâches les plus essentielles du Congrès. Nous eûmes un certain nombre de grandes discussions politiques plus ou moins privées, au cours desquelles nous évaluâmes les perspectives de la grande révolution sociale. À ce sujet, Lénine était généralement plus optimiste que moi. Je considérais que les événements se dérouleraient plutôt lentement, qu'il faudrait attendre que le capitalisme s'installe dans les pays asiatiques, qu'il avait encore pas mal de cartes en main et que nous ne verrions peut-être pas de véritable révolution sociale avant notre vieillesse. Ce point de vue contraria sincèrement Lénine. Lorsque j'entrepris de lui prouver mon point de vue, je remarquais une véritable ombre de tristesse sur ses traits puissants et intelligents, et je réalisais à quel point cet homme voulait passionnément non seulement voir la révolution de son vivant, mais aussi s'efforcer de la réaliser. Cependant, bien que refusant de partager mon avis, il fut manifestement prêt à admettre avec réalisme que la tâche serait ardue et agit en conséquence.

Lénine s'avéra posséder la plus grande perspicacité politique, ce qui n'est pas surprenant. Il a la capacité d'élever l'opportunisme au niveau de la génialité, j'entends par là le genre d'opportunisme qui peut saisir le moment précis et qui sait toujours comment l'exploiter en faveur de l'objectif permanent de la révolution. Alors que Lénine était engagé dans sa grande œuvre au cours de la révolution russe, il a montré quelques exemples remarquables de ce sens de l'opportunité, et il l'expliqua dans son dernier [discours au IVe Congrès de la Troisième Internationale](#) : un discours particulièrement intéressant et unique en son genre par le sujet abordé et dans lequel il décrit ce que l'on pourrait appeler la philosophie de la tactique de la retraite. Danton et Cromwell avaient tous deux cette même capacité.

Je dois ajouter en passant que Lénine a toujours été très timide et avait tendance à se cacher dans l'ombre lors des congrès internationaux, peut-être parce qu'il manquait de confiance dans sa connaissance des langues – bien qu'il parle un bon allemand et qu'il maîtrise bien le français et l'anglais. Malgré ces capacités, il avait l'habitude de limiter ses interventions publiques aux congrès à quelques phrases. Cela a changé depuis que Lénine s'est senti, d'abord avec hésitation, puis sans réserve, le chef de la révolution mondiale. Dès Zimmerwald et Kienthal ^[17], où je n'étais pas présent, Lénine semble avoir prononcé, avec Zinoviev, un certain nombre de grands discours en langues étrangères. Aux congrès de la IIIe Internationale, il prononçait fréquemment de longs discours qu'il refusait de faire traduire par des interprètes, d'abord en allemand, puis en français. Il les prononçait toujours avec une aisance parfaite et exprimait ses pensées de manière claire et concise. Je fus donc d'autant plus touché par un petit document que j'ai vu récemment parmi les objets exposés au musée de Moscou la Rouge. Il s'agissait d'un questionnaire, rempli de la main même de Vladimir Ilitch. En face de la question « *Avez-vous une connaissance orale courante d'une langue étrangère ?* » Ilitch avait résolument écrit : « *Aucune* ». C'est un détail, mais qui illustre parfaitement sa modestie exceptionnelle. Quiconque a été témoin des formidables ovations que les Allemands, les Français et d'autres Européens de l'Ouest ont réservées à Lénine après qu'il ait prononcé des discours en diverses langues étrangères pourra pleinement l'apprécier.

[15] Pour éviter la police tsariste, Lénine se rend en Finlande en janvier 1907, où il passe quatre mois à Kuokkala.

[16] Congrès de la Deuxième Internationale socialiste qui se tint en 1907.

[17] Zimmerwald et Kienthal sont les noms des villages suisses où eurent lieu des conférences socialistes internationales contre la guerre, respectivement les 5-8 septembre 1915 et les 24-25 avril 1916. L'objectif de ces conférences était de regrouper les courants socialistes internationalistes et pacifistes européens à la suite du naufrage de la IIe Internationale au début de la Première guerre mondiale, majoritairement dominée par les courants « social-patriotes ». Lénine anima l'« aile gauche » de l'Union Zimmerwald, dont les membres formeront pour la plupart les cadres de la future IIIe Internationale. (Note MIA)

Je suis très heureux de n'avoir jamais été personnellement impliqué dans notre longue querelle politique avec Lénine. Je me réfère à l'épisode où Bogdanov, moi-même et d'autres avons adopté une déviation gauchiste et formé le groupe « *Vpériod* »^[18], dans lequel nous étions à tort en désaccord avec Lénine dans son appréciation de la nécessité pour le Parti d'exploiter les possibilités de l'action politique légale pendant le ministère réactionnaire de [Stolypine](#).

Pendant cette période de désaccord, Lénine et moi ne nous rencontrâmes jamais. Je fus très troublé par le caractère impitoyable de la politique de Lénine lorsqu'il se manifestait contre nous. Je crois maintenant qu'une grande partie de ce qui divisait les bolcheviques et les « *vpériodistes* » fut simplement le produit des malentendus et des frustrations de la vie d'émigré, indépendamment, bien sûr, de nos très sérieuses différences d'opinion sur les questions philosophiques. Il n'y avait, après tout, aucune raison pour une division politique entre nous, car nous ne représentions que des nuances d'un seul et même point de vue politique. À l'époque, Bogdanov fut si agacé qu'il prédisait que Lénine quitterait inévitablement le mouvement révolutionnaire et il essaya même de prouver à sa camarade E. K. Malinovskaïa^[19] et à moi-même que Lénine finirait forcément par devenir un « *octobriste* ». ^[20]

Oui, Lénine est bel et bien devenu un « *octobriste* » : mais quel fameux Octobre ce fut !

Je voudrais ajouter ceci à ces quelques remarques superficielles : j'ai souvent dû collaborer avec Lénine à la rédaction de résolutions de toutes sortes. Cela se faisait généralement collectivement – Lénine aimait le travail coopératif en de telles occasions. Récemment, je fus appelé à entreprendre un travail similaire pour la rédaction de la résolution du VIII^e Congrès^[21] sur la question paysanne.

Lénine lui-même est toujours extrêmement créatif dans de telles occasions ; il trouve rapidement les mots et les phrases appropriés, les examine sous tous les angles, les rejette parfois. Il est toujours très heureux de recevoir de l'aide, quelle qu'elle soit. Lorsque quelqu'un parvient à trouver la bonne formulation, Lénine dira : « *C'est ça, c'est ça, bien dit, rédigez-le* ». S'il pense que certains mots sont douteux, il regarde au loin, réfléchit et dit : « *Je pense que ça sonnerait mieux comme ceci* ». Parfois, après avoir accepté en riant une objection critique, il modifie en toute confiance la formulation qu'il vient lui-même de proposer.

Sous la présidence de Lénine, ce genre de travail se déroule toujours avec une rapidité extraordinaire et dans une certaine gaieté. Non seulement son propre esprit fonctionne au mieux de sa forme, mais il stimule l'esprit des autres au plus haut degré.

Je n'ajouterai rien pour l'instant à ces souvenirs, qui constituent en grande partie mes impressions sur Vladimir Ilitch dans la période précédant la révolution de 1917. Naturellement, j'ai une foule d'impressions et de points de vue concernant son génie exceptionnel dans la direction de la révolution russe et mondiale, qui a été la principale contribution de notre leader à l'histoire.

Je n'ai pas abandonné l'idée d'écrire un portrait politique plus exhaustif de Vladimir Ilitch sur la base de cette expérience. Il y a, bien sûr, toute une série de nouvelles caractéristiques qui ont enrichi ma vision de lui au cours de ces six dernières années de travail en commun, dont aucune ne contredit celles que j'ai soulignées, mais qui constituent une nouvelle preuve directe de sa personnalité. Mais le temps n'est pas encore venu de dresser un portrait aussi large et complet.

[18] Sous-fraction radicale des bolcheviques, fondée par Bogdanov, Lounatcharsky et Gorki en 1909. Idéologiquement inspirée par Bogdanov, elle était en désaccord avec Lénine sur la tactique de participation à la Douma. Le groupe perd rapidement de son importance politique et Lounatcharsky revient au bolchevisme orthodoxe en 1917.

[19] Épouse de A. A. Bogdanov (Malinovsky). Voir ci-dessus.

[20] Parti politique russe de libéraux de droite, formé en 1905 et dirigé par A. I. Goutchkov et M. V. Rodzianko. Titre repris du « *Manifeste impérial* » du 17 octobre 1905 accordant une Constitution.

[21] Congrès du Parti bolchevique tenu en mars 1919. Sa résolution la plus importante décrète la séparation des organisations du Parti et du Soviet.

Les camarades qui voudront publier à nouveau ces pages du premier volume de « *La Grande Révolution* » (auquel je n'ai apporté que de légères modifications rédactionnelles) ne se tromperont pas, je crois, en pensant que mon travail a lui aussi sa place, de quelque valeur qu'il soit, dans l'histoire de la Russie et du monde moderne qui, dans notre pays, a toujours suscité, à juste titre, un si vif intérêt dans les milieux les plus larges.